

## I. LA RONDE DES POULETS

Les phares de la camionnette éclairent la route en ligne droite. On pourrait les éteindre, on y verrait quand même, la lune jaune rend visibles les champs en jachère aussi loin que porte le regard. La nuit est américaine. La fenêtre côté conducteur est ouverte, il y a l'air doux d'un printemps en avance sur le calendrier.

De sa main libre, Anna tâtonne sur le siège passager et trouve son paquet de cigarettes. À la radio, une mélodie lente accompagne le voyage ; et quand je dis que la nuit est américaine, c'est qu'on pourrait s'y croire avec le blues, la Marlboro et l'illusion des grands espaces.

La cigarette à la bouche, Anna cherche maintenant son briquet. Elle se laisse aller à un sourire de dépit après la nouvelle perte sèche d'une journée avec si peu de clients. Demain, elle réchauffera le surplus de ses poulets et fera

semblant de les avoir rôtis sur la place du marché. C'est comme ça qu'on étouffe ses principes, sous la pression d'une situation qui vous étrangle.

Qu'on étouffe tout court.

Sa tournée s'achève à nouveau sur un passif. Depuis le dernier scandale des volailles nourries aux farines animales bourrées d'hormones et d'antibiotiques, allez expliquer aux clients que votre fournisseur est un paysan local. Vraiment, Anna, tes fossettes et tes yeux noisette? T'as beau faire, même les jeans moulants et les seins que tu rehausse avec un *push-up* canaille sous le T-shirt ne peuvent concurrencer les images du 20 Heures, celles de batteries de poulets soi-disant labellisés « rouge » qui se révèlent des pharmacies ambulantes.

Alors, quoi? L'instant est paisible malgré tout. Parce que le soir, parce que cet air tiède dans tes cheveux; parce que le soleil a pris son temps pour se coucher sur la Terre et céder la place à la lune. Tout à l'heure, à la maison, une bière glacée dans ta main, l'accalmie de la nuit — une trêve, avant de reprendre la route demain.

Mais avant tout ça, céder à l'envie impérieuse de cette cigarette, l'appel du tabac dans les poumons, ce qui meurtrit et fait du bien: trouve ce que tu aimes et laisse-le te tuer.

Le briquet, lui, est introuvable. Anna se rabat sur l'allumecigare, le truc qu'on ne pense même plus à utiliser, mal placé sur le tableau de bord. Elle entend finalement le déclic et se penche au moment où le sanglier surgit sur la gauche; l'animal est pris dans la lumière des phares, marque une hésitation. L'impact sourd évoque la coque d'une barque heurtant un rocher. Les semelles usées des baskets glissent sur les pédales, la camionnette fait une embardée et sort de route. À quatre-vingt-dix kilomètres-heure, le petit fossé

latéral pas plus profond qu'un mètre fait pourtant bien des dégâts : le châssis du Renault Master et sa rôtissoire aménagée racle l'asphalte, ça fait des étincelles comme des allumettes de Bengale, la tôle se plie, le métal crisse, la double portière arrière s'ouvre à la volée et des dizaines de poulets sans tête se répandent sur la route.

Le fourgon s'immobilise.

Anna est assise de biais, la ceinture la retient et lacère son cou. Elle ressent une douleur vive à l'épaule. L'allume-cigare encore chaud roule par terre, tombe sur la chaussée par la portière qui s'est ouverte. Anna comprend, détache la ceinture et saute du camion. La route s'enflamme, à peine le temps de s'éloigner en courant que le fourgon s'embrase, la ligne des flammes zigzague sur le bitume, mettant le feu aux poulets trempés d'essence, balises dans la nuit.

Alors qu'elle contemple le désastre, un souffle rauque la fait se retourner. Le sanglier gît sur le flanc, sa cage thoracique se soulève dans une respiration saccadée. Son œil noir et luisant la regarde tandis que son cœur se cramponne à la vie. *Ton camion brûle, mais c'est moi qui meurs.* Anna constate que c'est une laie qui doit peser ses quatre-vingts kilos, peut-être a-t-elle des petits quelque part. Elle devrait tenter quelque chose pour la sauver, mais il y a la peur et le dégoût que lui inspire l'animal blessé. La gueule de la laie semble s'étirer dans un sourire. Anna s'agenouille, pose une main sur son ventre comme pour l'apaiser, le poil est humide de sueur. La laie tente de la mordre, Anna s'écarte et s'éloigne de la bête.

Elle se rend compte alors que la cigarette jamais allumée est encore coincée entre ses lèvres.

C'est pas une bonne raison pour arrêter de fumer, Anna ?

Anna se tourne vers les flammes qui montent haut vers le ciel. Au loin, un gyrophare pointe dans sa direction. Elle est

seule avec sa cigarette tordue entre les lèvres. Elle pense à ses affaires restées à l'intérieur : téléphone, clés, papiers.

Sur le flanc de la camionnette en train de se consumer, Anna peut encore lire ce qui faisait sa petite entreprise depuis cinq ans, le crédit à la consommation, les réveils à l'aube, les milliers de kilomètres parcourus ; elle lui avait choisi un joli nom un peu naïf, peint en lettres rouges sur fond blanc.

Et pendant un bon moment, ça avait marché :

La Ronde des Poulets.

\*

Il a regardé la télé le plus longtemps possible — le Nokia à portée de main sur le canapé au cas où elle rappellerait, luttant contre le sommeil, laissant la lumière de la kitchenette allumée. Mais quand la voiture approche du bungalow, il se réveille en sursaut. La petite horloge au-dessus de l'évier indique minuit trente. Il éteint la télé et se précipite à l'extérieur. Son épaule heurte l'encadrement de la porte.

La fourgonnette de la gendarmerie s'arrête devant la pergola dont la charpente sommaire est recouverte d'une bâche en plastique verte.

« Maman ! »

Anna n'a pas encore refermé la portière, accuse le choc du corps de son fils contre le sien. Elle le serre dans ses bras, passe une main dans ses cheveux épais et noirs : « Tout va bien, Léo, tout va bien. »

Les deux gendarmes regardent la mère et le fils en silence. Le moteur de leur fourgon tourne au point mort, la lueur des phares éclaire la forêt de conifères dans le prolongement du bungalow. Anna semble se souvenir d'eux, se retourne.

« Merci de m'avoir ramenée. »

Celui qui est au volant la regarde avec insistance :

« Y a pas de quoi, on va en profiter pour faire une ronde dans le coin. N'oubliez pas d'aller chercher les formulaires à la préfecture pour refaire vos papiers. »

Le gendarme lui adresse un clin d'œil avant de s'éloigner en marche arrière, masquant sa convoitise par de la sollicitude.

*Connard.*

Anna franchit le seuil du bungalow derrière son fils. Elle ne referme pas la porte, à quoi bon, le monde est toujours là, et l'intérieur sent le renfermé. Le garçon sort du frigo les deux sandwiches qu'il lui a préparés. Thon-mayonnaise, avec des tranches de pain de mie. Et une bière qu'il s'empresse de décapsuler. Il n'oublie pas la serviette en papier.

« Merci, mon lapin. »

Il n'aime plus trop le « mon lapin ». Anna le sait, ça lui échappe encore. Pour une fois, Léo ne réplique pas. Il a 13 ans, le docteur dit qu'il est dans la moyenne de sa courbe de croissance. Mais, à force de se prendre en charge, il est devenu plus mûr que son âge. Cela n'empêche : elle voit bien qu'il a sommeil et fait un effort pour lui tenir compagnie.

« Hé, Léo. Tu peux aller te coucher, tu sais ? »

— Ça va, maman ? Tu n'as rien, alors ?

— Juste un peu mal à l'épaule, c'est supportable.

— Faudrait voir un médecin, non ?

— Quelques cachets suffiront.

— Et *La Ronde des poulets* ?

— Partie en fumée... »

Ça semble le réveiller tout à fait :

« Tu m'as rien dit ! »

— Je voulais pas t'inquiéter.

— Merde, maman.

— Pas de gros mots. L'assurance va nous aider de toute façon.

— C'est pas ça, tu aurais pu mourir brûlée!»

Léo la fixe maintenant comme si elle était une survivante.

« Comment c'est arrivé ?

— Un sanglier.

— Ah ouais?!

— J'ai ma bonne étoile, aussi.

— Sans blagues.

— Le camion est dans le fossé, mais moi je suis vivante. La chance, c'est aussi quand on manque de pot. »

Anna mord dans son sandwich. Elle n'a pas faim, mais ne veut pas décevoir son fils qui a pensé à son dîner.

« Va te coucher, maintenant. On reparle de tout ça demain, d'accord? »

Ils s'embrassent et Léo referme la porte de sa chambre derrière lui. Elle hésite à lui rappeler de se brosser les dents, laisse tomber.

Anna sort sous la véranda, emportant la bouteille de bière et une petite boîte métallique qu'elle range dans le placard des disjoncteurs. La lune a passé son zénith. Les arbres grincent sous la brise comme les mâts d'un voilier, des aiguilles de pin s'accrochent à ses cheveux qu'elle retire d'un geste machinal.

Le transat vermoulu plie sous son poids. Anna ouvre la boîte, prend un des joints préparés à l'avance et l'allume. Après deux bouffées, son épaule va déjà mieux. Elle voudrait faire le vide dans sa tête, mais une montée d'angoisse grandit dans la nuit claire, une ombre capable de voiler l'éclat de la lune : si elle était morte dans cet accident, Léo aurait fini à l'assistance. Il n'a personne d'autre qu'elle, et cette pensée suffit à l'écorcher vive. Son fils n'hériterait que

de ce mobile home dont il reste à payer deux ans de crédit.

C'est-à-dire, rien.

Oui, tu as eu une sacrée veine, Anna.

Tu es vivante.

Elle tire une nouvelle bouffée de cette herbe qu'elle cultive dans un coin du potager. L'apaisement du corps arrive plus vite que celui de l'âme. En réalité, il nous manque la suite du précédent dialogue entre la mère et le fils, une sorte de *coda*. Ce qui la fait dériver vers une intuition anxiogène : au moment où elle ouvrait le placard pour prendre son herbe, Léo était ressorti de sa chambre et lui avait demandé ce qui se passerait maintenant.

« Je vais rester quelques semaines à la maison, le temps que l'assurance me rembourse et que je trouve un nouveau camion. »

Léo avait souri : « C'est pas si mal, je te verrai plus souvent. Encore une chance dans la malchance.

— Tout ira bien, mon lapin.

— Mon poulet, tu veux dire ! »

Les deux avaient ri.

Mais à présent qu'elle est seule sous la lune, la promesse faite à son fils a perdu de sa force.

Anna est moins confiante.

Anna doute.

Quelque chose lui dit que les emmerdes ne font que commencer.